

Lorsque je compris que le moyen le plus approprié pour me libérer de certains souvenirs cauchemardesques de mon adolescence, – j'étais arrivé à la limite des troubles de l'équilibre psycho-mental –, était incontestablement de les transformer en livres, étant doublement influencé, d'un côté par la passion innée qui me conduit, au lieu d'oublier, à être loyal à l'égard de ce qui touche à ma survie, de l'autre par mes réactions excessives (ah ! maudit tempérament !), je ne pouvais plus envisager ma vie sans écrire. Je choisissais pour sujets des histoires fondées sur ces cruelles expériences de mon adolescence, les transformant ainsi en une source d'où jaillissait mon écriture.

On comprend donc qu'à l'époque où, de façon tout

à fait subite et inexplicable, l'*Amnésie* interdit à la *Mémoire* de me fournir, de mon passé cauchemardesque, un quelconque souvenir inédit, non encore consigné dans mes œuvres éditées ou en gestation, et surtout lorsque, fatigué de mes tentatives tenaces mais vaines pour inventer une nouvelle thématique, j'en fus réduit (tout en gardant l'espoir secret que ce ne soit que momentané) à abandonner tout effort d'écriture, je ressentis une vive anxiété susceptible de me décourager définitivement.

Autant je me souviens mal de ce qui fut provoqué par mon état d'alors, cet accident de circulation – avec une voiture prêtée par un ami, où je renversai une petite fille qui resta à demi paralysée – qui entraîna, après le jugement prononcé à mes torts, une énorme indemnité à ma charge dont, réflexion faite, je décidai de m'acquitter en acceptant de produire une émission culturelle pour une chaîne privée de télévision, autant je me souviens au contraire avec précision que cette question lancinante « que vais-je devenir sans l'écriture libératrice ? » me poussa à chercher diverses solutions, dont la plus judicieuse me parut être la suivante : je me mis à demander instamment à mes voisins, des amis, des parents et même à quelques collègues qu'ils

me communiquent leurs souvenirs ou tout ce que, fût-ce par plaisanterie, j'avais pu leur confesser à propos de mon adolescence.

Malgré leur attitude, pour moi inexplicable, qui avec le temps se faisait de plus en plus ironique, et leur refus de me rendre service – ils poursuivaient leur chemin sans répondre à mes questions, – malgré les conséquences quotidiennes de mon comportement, de l'inquiétude de mon entourage à propos de ma santé mentale jusqu'à la façon discrète dont le directeur de la chaîne décida que je reprendrais mon travail « seulement lorsque », selon ses dires, je serais reposé (naturellement il ne manqua pas de m'envoyer généreusement, dans les jours qui suivirent, le montant de l'indemnité en bonne et due forme), en dépit de tout cela, ma détermination à ne pas diminuer mes efforts pour mettre au jour les souvenirs occultés selon moi par l'*Amnésie* ne semblait pas devoir perdre de son énergie.

Cette volonté ne fit que se renforcer ce fameux soir au bar, à l'apparition inopinée d'un homme – ce grand maigre aux cheveux et aux yeux noirs, bien mis, un peu plus âgé que moi – à tel point que, lorsqu'il me dit : « je t'ai vu une première fois à la librairie Protée,

tu feuilletais un livre de Faulkner... à partir de ce moment-là je t'ai pris en filature et j'ai repéré avec soin tous tes mouvements... », je fus tout disposé, sans même lui demander le moindre renseignement sur sa personne, à l'écouter avec intérêt.

Et quand il m'eut ensuite avoué : « Un jour où tu avais quitté quelques instants la place où tu étais assis au café, j'ai fouillé ton sac et en feuilletant ton journal intime j'ai découvert ton problème », j'accueillis avec joie ce brusque éclair d'espoir : encouragé par mon désir secret, « peut-être qu'à travers ses souvenirs, les miens se réveilleront ». Songeant également que le plus beau récit du monde, celui de Rudyard Kipling où son héros – un écrivain – veut acheter pour un peu d'argent l'imagination d'un jeune homme durant un instant précis, j'acceptai sans discussion son offre : « Je te cède une aventure brûlante tirée de mes souvenirs d'adolescence, si en échange je suis le héros du livre que tu écris à partir de mes récits. »

Deux jours plus tard, je me retrouvai, conformément à notre accord, dans une région réputée pour ses plages blondes, la Côte dorée, chez mon interlocuteur du bar qui me racontait chaque jour, dans son nébuleux style direct, ses souvenirs, enre-

gistrés sur mon magnétophone, et que, une fois nettement condensés (j'ai toujours nourri une aversion irraisonnée pour les descriptions qui s'étirent), je transcris ci-dessous.

Quoique mon narrateur se refusât, malgré mes pressions discrètes, à me donner plus de renseignements sur la façon dont il avait fait la connaissance de ce garçon, il n'en commença pas moins tout de suite à me parler de leurs rapports : ils étaient toujours ensemble pendant leur adolescence, toujours inséparables dans leurs jeux, leurs lectures, fréquentaient les mêmes camarades ; une amitié puissante qui fut brusquement interrompue, à la fin de leurs études secondaires, par une méningite qui causa la mort de son ami.

Ce qui, en dépit des années passées et jusqu'à son entrée à l'Université (à l'École d'architecture), empêcha mon interlocuteur de trouver la paix ; il reconnut même que ce fut la raison pour laquelle, au milieu de ses études, il sombra dans une intense et permanente dépression capable à la longue, en affaiblissant à l'extrême l'idée porteuse d'espoir « peut-être cependant... un jour... », de le réduire à un isolement total : dans son entourage, on le montrait du doigt, il était l'objet